

de haat et lui offre de lui en faire l'aumône. Pompiagnac s'était adressé au général, dont il avait été le confident, et dont il est le meilleur ami, pour lui emprunter la somme; mais le général vient de demander la main d'une jeune fille pauvre, Marthe, et sa fortune, d'ailleurs médiocre, ne lui appartient plus. Quand il entend insulter Paul, il tire de sa poche un cheque de 40,000 fr. qu'il jette au nez de la drôlesse. Un tel service lui donne le droit de questionner Paul. Comment s'expose-t-il à de telles injures? Comment pour-t-il ce qu'il n'a pas? Paul convient de sa faute, ne déguise pas ses torts; mais il en accuse son père qui ne l'a jamais aimé. Sa mère étant morte quand il était enfant, tout l'a poussé en avant, et il n'a eu personnellement pour le retenir sur la pente dangereuse. Il a essayé de la remonter bravement. Il aimait une jeune fille dont la pureté l'avait purifié des souillures de sa vie déréglée; mais Marthe était pauvre, et son père lui a refusé la pension qui lui aurait permis de se marier. Alors, désespéré, il s'est replongé dans le désordre pour oublier. Pourquoi son père ne l'aime-t-il pas? Il l'ignore, mais c'est son aversion qui est cause de la vie misérable qu'il mène, et ce, sans le général, il allait couronner dignement par le suicide. On est péniblement affecté de voir un fils excuser ses débauches au lieu de les condamner, mais on lui pardonne, car, à l'acte suivant, on voit que, loin de l'avoir calomnié, Paul s'est plutôt montré indulgent pour la conduite de M. Dornan. On se demande, qui le père lui a ce brillant étourdi, dont tout père eût été fier, comme l'est son digne Pompiagnac. On voit entrer chez Marthe M. Dornan, qui s'exécute d'avoir empêché le mariage de la jeune fille avec son fils en lui disant qu'elle était malheureuse avec un semblable gredin. Marthe nous semble, d'ailleurs, n'avoir pas trop besoin de consolations, car elle a vite fini de se plaindre, et le général a accepté celles d'un autre fiancé, le général lui-même, et auquel elle doit s'unir dans le mois. Le général arrive pour faire sa cour, et M. Dornan reconnaît en lui un capitaine avec lequel il s'était lié vingt-cinq années auparavant. Paul lui demande alors si son service, c'est-à-dire de le débarrasser de son fils. Le général veut savoir ce qu'il entend par ces mots. Le père n'éprouve aucun embarras à lui confier qu'il en a assez de M. Paul, qu'il a exigé sa promesse de s'engager, et que ce qu'il attend du général, c'est de le prendre sous ses ordres et de l'expédier à quelque poste dangereux où il restera l'année. Le général s'étonne de ce père qui sollicite véritablement la mort de son enfant. M. Dornan hausse les épaules et lui dit alors que Paul n'est pas son fils. Au moment de mourir, sa mère a voulu décharger sa conscience et a fait la confession que Paul est le fruit d'une faute. Qui le lui demandait? Mais les gens qui se repentent sont impitoyables! Il not aussi vrai que profane, dit-il, au lieu de se contenter de marquer avec, s'en ser-t-il pour assommer?

FILLEUL (Nicolas), poète français, né à Rouen vers 1530. Il était professeur au collège d'Harcourt, où il fit représenter, en 1563, une tragédie intitulée *Cette vengeance*. Il a écrit quelques autres productions, dit Lebréton, commencent si bien la réputation de ce poète, qu'il fut choisi par le cardinal de Bourbon, alors archevêque de Rouen, pour composer les pièces et les scènes tragiques que ce prélat avait imaginé de faire représenter devant Charles IX et sa mère, Catherine de Médicis, qu'il allait recevoir dans son château de Gailly. Les pièces composées par Filieul cette occasion furent représentées d'une manière tout à fait splendide (v. la notice de M. A. Deville sur ce magnifique château que fit édifier le cardinal Georges d'Amboise, et qui devint la maison de plaisance des archevêques de Rouen). Les tragédies et autres scènes représentées dans ce théâtre, le 26 et le 29 septembre 1566, avaient pour titres : *Théâtre Français*; les *Ombres*, comédie pastorale; les *Vaiteux* ou la *Vaillance du roi Charlot*, allégorie; *Lucrèce*, tragédie avec des chœurs. Ces pièces furent imprimées la même année, par les soins du cardinal de Bourbon, à Rouen, chez G. Loyselet, sous ce titre collectif : *Les Théâtres de Gailly*, avec cette dédicace : *A la royne*. Les autres ouvrages publiés par Filieul sont : *les Discours ou Sonnets moraux* (Rouen, 1563, in-4°); la *Couronne de Henri le Victorieux, roi de Pologne* (Paris, 1573, in-4°). An dire de Lacroix du Maine, Filieul était un homme fort docte et un très-excellent poète latin et français. Il avait adopté cette devise : *Patria contraria fata rependens*. V. *Biog. norm.* de Th. Lebréton, etc.

FILLEULER v. n. ou intr. (fil-leu-lé ; l. mill. — rad. *filuleu*). Hortie. Donner des oeillets, des filloles : *L'artichaut pour FILLEULER plus que les autres espèces*.

FILLIAS (Achille-Etienne), littérateur français, né à Aubusson en 1821. Il fut reçu à l'école de Saint-Cyr; mais, au lieu de suivre la carrière militaire, il entra dans le service des mines et s'occupa jusqu'en 1841 d'explorer l'Algérie. Il se rendit alors à Paris, où il devint un des rédacteurs de la *Semaine* et de la *Reforme*, et fonda le journal la *Révolution*. Après le coup d'Etat du 2 décembre, M. Fillias, qui s'était fait connaître par l'œuvre de ses idées démocratiques, se vit contraint de

quitter la France. Depuis cette époque, il a obtenu un emploi dans l'administration civile de l'Algérie. Outre de nombreux articles publiés dans les journaux précités et dans l'*Estafette*, l'*Écho du commerce*, la *Science*, l'*Époque agricole*, etc., M. Fillias a fait paraître : *Études sur l'Algérie* (1849); *l'Aniral Lavacher* (1853, 2 vol.), en collaboration avec Eugène Sue, dont il a été le secrétaire; *Histoire de Suède et de Norvège* (1857, in-8°); le *Maroc* (1859); *Histoire de la conquête et de la colonisation de l'Algérie* (1860); *Nouveau guide de l'Algérie* (1864, in-4°).

FILMORE, ville des Etats-Unis d'Amérique, capitale du territoire d'Utah et du comté de Millard, située à environ 240 kilom. du grand lac Salé; pop. blanche, de 7 à 800 hab. La ville et le comté ont été nommés en l'honneur du président Millard Fillmore, que les mormons tiennent en grande estime à cause de la bienveillance qu'il leur témoigna lors de l'organisation du territoire, en 1850. Dans le voisinage se trouve l'une des fermes indiennes du gouvernement, laquelle est le quartier général d'une bande d'indiens Pahvant ou l'arvo-vent, branche de la grande tribu Utah. Leur chef, Canahon, a pour l'un des plus invétérés voleurs qui infestent les routes du continent nord-américain. La grande route carrossable de Californie, via Farogoy, Millard, Meadows, Santa Clara, San-Bernardino, traverse la ville de Fillmore; aussi, pendant nombre d'années, Canahon et sa bande tiraient-ils leurs principaux moyens de subsistance des déprédations exercées sur les voyageurs américains. Le seul bâtiment remarquable de Fillmore est le Capitole, qui affecte la forme d'une croix grecque. Fillmore est dans une magnifique situation, exactement au pied de la chaîne d'Erie, une petite ferme qu'il exploite, et tous les semaines on pouvait voir au marché le père du président des Etats-Unis, Fillmore, au sortir de l'école primaire, fut mis en apprentissage chez un maître de la ville de New-York. Le mari n'a besoin ni d'être bon, ni d'être gentil, et peut frapper la mère dans l'enfant, torturer et priver pendant vingt-cinq ans un pauvre être innocent, le tuer, il est le mari, et cela suffit, et c'est devant lui que le fils de l'autre s'agenouille au dénouement. Quant à la maîtresse et à l'amant, le théâtre ne leur accorde même pas des circonstances atténuantes. Moi aussi! s'écrie une vieille femme qui n'est pas flatter pour l'époque qui a besoin d'une morale aussi brutale et aussi peu évangélique. Elle amène d'ailleurs des invraisemblances qui, sans l'entraînement et le charme, la force dramatique de quelques scènes magnifiques, auraient compromis la pièce. En somme, c'est un succès honorable, où l'on reconnaît le cachet du maître; mais pour un diable, au lieu de se contenter de marquer avec, s'en ser-t-il pour assommer?

FILLEUL (Nicolas), poète français, né à Rouen vers 1530. Il était professeur au collège d'Harcourt, où il fit représenter, en 1563, une tragédie intitulée *Cette vengeance*. Il a écrit quelques autres productions, dit Lebréton, commencent si bien la réputation de ce poète, qu'il fut choisi par le cardinal de Bourbon, alors archevêque de Rouen, pour composer les pièces et les scènes tragiques que ce prélat avait imaginé de faire représenter devant Charles IX et sa mère, Catherine de Médicis, qu'il allait recevoir dans son château de Gailly. Les pièces composées par Filieul cette occasion furent représentées d'une manière tout à fait splendide (v. la notice de M. A. Deville sur ce magnifique château que fit édifier le cardinal Georges d'Amboise, et qui devint la maison de plaisance des archevêques de Rouen). Les tragédies et autres scènes représentées dans ce théâtre, le 26 et le 29 septembre 1566, avaient pour titres : *Théâtre Français*; les *Ombres*, comédie pastorale; les *Vaiteux* ou la *Vaillance du roi Charlot*, allégorie; *Lucrèce*, tragédie avec des chœurs. Ces pièces furent imprimées la même année, par les soins du cardinal de Bourbon, à Rouen, chez G. Loyselet, sous ce titre collectif : *Les Théâtres de Gailly*, avec cette dédicace : *A la royne*. Les autres ouvrages publiés par Filieul sont : *les Discours ou Sonnets moraux* (Rouen, 1563, in-4°); la *Couronne de Henri le Victorieux, roi de Pologne* (Paris, 1573, in-4°). An dire de Lacroix du Maine, Filieul était un homme fort docte et un très-excellent poète latin et français. Il avait adopté cette devise : *Patria contraria fata rependens*. V. *Biog. norm.* de Th. Lebréton, etc.

FILLEUL (Nicolas), poète français, né à Rouen vers 1530. Il était professeur au collège d'Harcourt, où il fit représenter, en 1563, une tragédie intitulée *Cette vengeance*. Il a écrit quelques autres productions, dit Lebréton, commencent si bien la réputation de ce poète, qu'il fut choisi par le cardinal de Bourbon, alors archevêque de Rouen, pour composer les pièces et les scènes tragiques que ce prélat avait imaginé de faire représenter devant Charles IX et sa mère, Catherine de Médicis, qu'il allait recevoir dans son château de Gailly. Les pièces composées par Filieul cette occasion furent représentées d'une manière tout à fait splendide (v. la notice de M. A. Deville sur ce magnifique château que fit édifier le cardinal Georges d'Amboise, et qui devint la maison de plaisance des archevêques de Rouen). Les tragédies et autres scènes représentées dans ce théâtre, le 26 et le 29 septembre 1566, avaient pour titres : *Théâtre Français*; les *Ombres*, comédie pastorale; les *Vaiteux* ou la *Vaillance du roi Charlot*, allégorie; *Lucrèce*, tragédie avec des chœurs. Ces pièces furent imprimées la même année, par les soins du cardinal de Bourbon, à Rouen, chez G. Loyselet, sous ce titre collectif : *Les Théâtres de Gailly*, avec cette dédicace : *A la royne*. Les autres ouvrages publiés par Filieul sont : *les Discours ou Sonnets moraux* (Rouen, 1563, in-4°); la *Couronne de Henri le Victorieux, roi de Pologne* (Paris, 1573, in-4°). An dire de Lacroix du Maine, Filieul était un homme fort docte et un très-excellent poète latin et français. Il avait adopté cette devise : *Patria contraria fata rependens*. V. *Biog. norm.* de Th. Lebréton, etc.

FILLEUL (Nicolas), poète français, né à Rouen vers 1530. Il était professeur au collège d'Harcourt, où il fit représenter, en 1563, une tragédie intitulée *Cette vengeance*. Il a écrit quelques autres productions, dit Lebréton, commencent si bien la réputation de ce poète, qu'il fut choisi par le cardinal de Bourbon, alors archevêque de Rouen, pour composer les pièces et les scènes tragiques que ce prélat avait imaginé de faire représenter devant Charles IX et sa mère, Catherine de Médicis, qu'il allait recevoir dans son château de Gailly. Les pièces composées par Filieul cette occasion furent représentées d'une manière tout à fait splendide (v. la notice de M. A. Deville sur ce magnifique château que fit édifier le cardinal Georges d'Amboise, et qui devint la maison de plaisance des archevêques de Rouen). Les tragédies et autres scènes représentées dans ce théâtre, le 26 et le 29 septembre 1566, avaient pour titres : *Théâtre Français*; les *Ombres*, comédie pastorale; les *Vaiteux* ou la *Vaillance du roi Charlot*, allégorie; *Lucrèce*, tragédie avec des chœurs. Ces pièces furent imprimées la même année, par les soins du cardinal de Bourbon, à Rouen, chez G. Loyselet, sous ce titre collectif : *Les Théâtres de Gailly*, avec cette dédicace : *A la royne*. Les autres ouvrages publiés par Filieul sont : *les Discours ou Sonnets moraux* (Rouen, 1563, in-4°); la *Couronne de Henri le Victorieux, roi de Pologne* (Paris, 1573, in-4°). An dire de Lacroix du Maine, Filieul était un homme fort docte et un très-excellent poète latin et français. Il avait adopté cette devise : *Patria contraria fata rependens*. V. *Biog. norm.* de Th. Lebréton, etc.

FILLEUL (Nicolas), poète français, né à Rouen vers 1530. Il était professeur au collège d'Harcourt, où il fit représenter, en 1563, une tragédie intitulée *Cette vengeance*. Il a écrit quelques autres productions, dit Lebréton, commencent si bien la réputation de ce poète, qu'il fut choisi par le cardinal de Bourbon, alors archevêque de Rouen, pour composer les pièces et les scènes tragiques que ce prélat avait imaginé de faire représenter devant Charles IX et sa mère, Catherine de Médicis, qu'il allait recevoir dans son château de Gailly. Les pièces composées par Filieul cette occasion furent représentées d'une manière tout à fait splendide (v. la notice de M. A. Deville sur ce magnifique château que fit édifier le cardinal Georges d'Amboise, et qui devint la maison de plaisance des archevêques de Rouen). Les tragédies et autres scènes représentées dans ce théâtre, le 26 et le 29 septembre 1566, avaient pour titres : *Théâtre Français*; les *Ombres*, comédie pastorale; les *Vaiteux* ou la *Vaillance du roi Charlot*, allégorie; *Lucrèce*, tragédie avec des chœurs. Ces pièces furent imprimées la même année, par les soins du cardinal de Bourbon, à Rouen, chez G. Loyselet, sous ce titre collectif : *Les Théâtres de Gailly*, avec cette dédicace : *A la royne*. Les autres ouvrages publiés par Filieul sont : *les Discours ou Sonnets moraux* (Rouen, 1563, in-4°); la *Couronne de Henri le Victorieux, roi de Pologne* (Paris, 1573, in-4°). An dire de Lacroix du Maine, Filieul était un homme fort docte et un très-excellent poète latin et français. Il avait adopté cette devise : *Patria contraria fata rependens*. V. *Biog. norm.* de Th. Lebréton, etc.

FILLEUL (Nicolas), poète français, né à Rouen vers 1530. Il était professeur au collège d'Harcourt, où il fit représenter, en 1563, une tragédie intitulée *Cette vengeance*. Il a écrit quelques autres productions, dit Lebréton, commencent si bien la réputation de ce poète, qu'il fut choisi par le cardinal de Bourbon, alors archevêque de Rouen, pour composer les pièces et les scènes tragiques que ce prélat avait imaginé de faire représenter devant Charles IX et sa mère, Catherine de Médicis, qu'il allait recevoir dans son château de Gailly. Les pièces composées par Filieul cette occasion furent représentées d'une manière tout à fait splendide (v. la notice de M. A. Deville sur ce magnifique château que fit édifier le cardinal Georges d'Amboise, et qui devint la maison de plaisance des archevêques de Rouen). Les tragédies et autres scènes représentées dans ce théâtre, le 26 et le 29 septembre 1566, avaient pour titres : *Théâtre Français*; les *Ombres*, comédie pastorale; les *Vaiteux* ou la *Vaillance du roi Charlot*, allégorie; *Lucrèce*, tragédie avec des chœurs. Ces pièces furent imprimées la même année, par les soins du cardinal de Bourbon, à Rouen, chez G. Loyselet, sous ce titre collectif : *Les Théâtres de Gailly*, avec cette dédicace : *A la royne*. Les autres ouvrages publiés par Filieul sont : *les Discours ou Sonnets moraux* (Rouen, 1563, in-4°); la *Couronne de Henri le Victorieux, roi de Pologne* (Paris, 1573, in-4°). An dire de Lacroix du Maine, Filieul était un homme fort docte et un très-excellent poète latin et français. Il avait adopté cette devise : *Patria contraria fata rependens*. V. *Biog. norm.* de Th. Lebréton, etc.

bles qui faisaient la force des whigs, et le gouvernement s'était trouvé à peu près sans défenseurs dans les Chambres. Fillmore compta lui-même son ministère et y appela les hommes les plus distingués et les plus influents de son parti. Les compositions de ce nouveau cabinet, qui ne réunissaient que des noms d'une grande notoriété, d'une probité et d'une capacité incontestables, rencontra l'approbation générale de M. Fillmore fut haïe, patriotique, utile au pays en général, sans toutefois être fort populaire, ce qui tient surtout à l'adoption de la loi relative à la restitution des esclaves fugitifs, acte qui fut considéré comme un démenti aux opinions anti-esclavagistes antérieurement professées par le président (1850). Aussi l'opposition traversa-t-elle toute cette administration avec une majorité imposante, qui empêcha l'adoption des mesures d'intérêt général recommandées, à l'ouverture de chaque session, par M. Fillmore. C'est sous sa présidence qu'eut lieu, en 1852, la fameuse expédition scientifique du commodore Perry dans les mers de Chine, expédition qui eut pour résultat politique la conclusion d'un traité d'alliance et de commerce entre les Etats-Unis et le Japon. Fidèle au système de non-intervention, M. Fillmore resta sourd aux sollicitations de Kossuth, et, dans son message de décembre 1852, déclara que l'incorporation de Cuba à l'Union constituait une mesure aussi hasardeuse qu'impolitique, et l'on sait combien, à l'époque, le peuple américain aspirait à la possession de la plus grande et de la plus riche des Antilles. « Il y avait alors dans les esprits, dit M. Cochut, une grande perplexité et de graves dissidences au sujet de la Californie, de Cuba et de la question brûlante de l'esclavage. En Europe, on attendait avec une certaine anxiété les paroles et les actes du nouveau président. La première mesure de Fillmore, celle de l'achat de la terre de Gadsden, rétablit la confiance à l'intérieur et au dehors. C'est sous son administration que la Californie fut admise dans l'Union comme nouvel Etat, que l'Angleterre et la France proposèrent aux Etats-Unis de s'associer à un traité dont l'objet était de protéger, pour le présent du moins, l'île de Cuba contre une révolution intérieure ou des nouvelles agressions du dehors, proposition qui ne fut pas accueillie par suite des vues secrètes, qui pour flatter les passions nationales, nourrit le gouvernement fédéral. » En 1853, M. Fillmore remit sa place entre les mains de M. Franklin Pierce, nouvellement élu, après avoir fait dix-neuf ans quand un juriconsulte distingué, le juge Wood, vint tenir les assises dans le comté de Cayuga, il avait besoin de quelque chose de mieux que le comté d'Erie, qui présentait, M. Wood fut charmé de l'air vif et intelligent du jeune tailleur et de l'esprit naturel qui éclatait dans ses réponses, et, au moment de quitter l'Europe, il donna son instruction : il dut donner alors des leçons pour vivre. En 1823, ayant pris ses premiers grades, il put commencer à plaider devant les tribunaux inférieurs, et, en 1827, il fut élu avocat à la cour suprême de New-York. Il avait déjà donné de telles preuves de sa capacité, que, aux élections suivantes, en 1829, le comté d'Erie le nomma son représentant pour le district de la 12^e circonscription, et fut envoyé à la Chambre des représentants, et ses collègues ne tardèrent pas à le placer à la tête de la commission du budget, dont le président exerce aux Etats-Unis une partie des attributions que nous réservons au ministre des finances. Cette épreuve lui fut très-favorable, et l'opinion publique le mit aussitôt au nombre des hommes les plus capables et les plus distingués de l'Union. En 1844, le parti whig, dans l'Etat de New-York, le prit pour son candidat au poste de gouverneur. Fillmore échoua; mais lorsque, en 1847, le même parti prit le général Taylor, homme du Sud, pour candidat à la présidence, et qu'il fut nécessaire de réserver la vice-présidence à un homme du Nord, tous les suffrages se portèrent sur Millard Fillmore. La mort du général Taylor devait mettre le comble à sa fortune politique en l'appelant indépendamment à la présidence. Fillmore, depuis longtemps mêlé aux luttes du parti whig, les idées des whigs reconnurent, et les whigs, les démocrates ne furent donc point obligés envers lui aux mêmes ménagements qu'envers le glorieux vétéran des guerres du Mexique. Fillmore, homme du Nord, n'avait point avec les propriétaires d'esclaves la même communauté d'intérêts que son prédécesseur. Son arrivée au pouvoir devait donc éveiller les défiances des Etats du Sud, et ce qui allait arriver se vérifia chez elle. Le régent ordonna au sursis de laisser sa femme en repos, et de se contenter de l'argent qu'elle lui donnait. Après la mort de ce premier mari, elle épousa le cocher de l'hôtel de Saxe. Celui-ci voulut aussi faire le récalcitrant, elle le fit prendre par un capitaine recruteur et incorporer dans un régiment, où elle se voyait de temps en temps de l'argent par le cocher de son hôtel. Ce n'était pas seulement les courtisanes qui agissaient ainsi; à

cette époque de privilèges et de séquestrations arbitraires, on ne se souciait pas plus d'être bourgeois faire embastiller ou embarquer pour les Indes un mari incommode. La Fillon jouissait d'un grand crédit auprès du cardinal Dubois, à qui elle procurait souvent de nouveaux cabinets, qui ne réunissaient que des noms d'une grande notoriété, d'une probité et d'une capacité incontestables, rencontra l'approbation générale de M. Fillmore fut haïe, patriotique, utile au pays en général, sans toutefois être fort populaire, ce qui tient surtout à l'adoption de la loi relative à la restitution des esclaves fugitifs, acte qui fut considéré comme un démenti aux opinions anti-esclavagistes antérieurement professées par le président (1850). Aussi l'opposition traversa-t-elle toute cette administration avec une majorité imposante, qui empêcha l'adoption des mesures d'intérêt général recommandées, à l'ouverture de chaque session, par M. Fillmore. C'est sous sa présidence qu'eut lieu, en 1852, la fameuse expédition scientifique du commodore Perry dans les mers de Chine, expédition qui eut pour résultat politique la conclusion d'un traité d'alliance et de commerce entre les Etats-Unis et le Japon. Fidèle au système de non-intervention, M. Fillmore resta sourd aux sollicitations de Kossuth, et, dans son message de décembre 1852, déclara que l'incorporation de Cuba à l'Union constituait une mesure aussi hasardeuse qu'impolitique, et l'on sait combien, à l'époque, le peuple américain aspirait à la possession de la plus grande et de la plus riche des Antilles. « Il y avait alors dans les esprits, dit M. Cochut, une grande perplexité et de graves dissidences au sujet de la Californie, de Cuba et de la question brûlante de l'esclavage. En Europe, on attendait avec une certaine anxiété les paroles et les actes du nouveau président. La première mesure de Fillmore, celle de l'achat de la terre de Gadsden, rétablit la confiance à l'intérieur et au dehors. C'est sous son administration que la Californie fut admise dans l'Union comme nouvel Etat, que l'Angleterre et la France proposèrent aux Etats-Unis de s'associer à un traité dont l'objet était de protéger, pour le présent du moins, l'île de Cuba contre une révolution intérieure ou des nouvelles agressions du dehors, proposition qui ne fut pas accueillie par suite des vues secrètes, qui pour flatter les passions nationales, nourrit le gouvernement fédéral. » En 1853, M. Fillmore remit sa place entre les mains de M. Franklin Pierce, nouvellement élu, après avoir fait dix-neuf ans quand un juriconsulte distingué, le juge Wood, vint tenir les assises dans le comté de Cayuga, il avait besoin de quelque chose de mieux que le comté d'Erie, qui présentait, M. Wood fut charmé de l'air vif et intelligent du jeune tailleur et de l'esprit naturel qui éclatait dans ses réponses, et, au moment de quitter l'Europe, il donna son instruction : il dut donner alors des leçons pour vivre. En 1823, ayant pris ses premiers grades, il put commencer à plaider devant les tribunaux inférieurs, et, en 1827, il fut élu avocat à la cour suprême de New-York. Il avait déjà donné de telles preuves de sa capacité, que, aux élections suivantes, en 1829, le comté d'Erie le nomma son représentant pour le district de la 12^e circonscription, et fut envoyé à la Chambre des représentants, et ses collègues ne tardèrent pas à le placer à la tête de la commission du budget, dont le président exerce aux Etats-Unis une partie des attributions que nous réservons au ministre des finances. Cette épreuve lui fut très-favorable, et l'opinion publique le mit aussitôt au nombre des hommes les plus capables et les plus distingués de l'Union. En 1844, le parti whig, dans l'Etat de New-York, le prit pour son candidat au poste de gouverneur. Fillmore échoua; mais lorsque, en 1847, le même parti prit le général Taylor, homme du Sud, pour candidat à la présidence, et qu'il fut nécessaire de réserver la vice-présidence à un homme du Nord, tous les suffrages se portèrent sur Millard Fillmore. La mort du général Taylor devait mettre le comble à sa fortune politique en l'appelant indépendamment à la présidence. Fillmore, depuis longtemps mêlé aux luttes du parti whig, les idées des whigs reconnurent, et les whigs, les démocrates ne furent donc point obligés envers lui aux mêmes ménagements qu'envers le glorieux vétéran des guerres du Mexique. Fillmore, homme du Nord, n'avait point avec les propriétaires d'esclaves la même communauté d'intérêts que son prédécesseur. Son arrivée au pouvoir devait donc éveiller les défiances des Etats du Sud, et ce qui allait arriver se vérifia chez elle. Le régent ordonna au sursis de laisser sa femme en repos, et de se contenter de l'argent qu'elle lui donnait. Après la mort de ce premier mari, elle épousa le cocher de l'hôtel de Saxe. Celui-ci voulut aussi faire le récalcitrant, elle le fit prendre par un capitaine recruteur et incorporer dans un régiment, où elle se voyait de temps en temps de l'argent par le cocher de son hôtel. Ce n'était pas seulement les courtisanes qui agissaient ainsi; à

Paris, morte en Auvergne en 1727. Elle appa- rait dans l'histoire par la part qu'elle eut à la découverte de la conspiration du prince de Cellamare. Elle était fille d'un honnête porteur de chaise. Des l'âge de quinze ans, elle devint grosse chez une blanchisseuse où son père l'avait placée; il l'en retira, la fit entrer à l'hôpital pour ses couches, et voulut la marier à un porteur d'eau qu'elle refusa. Elle déboucha un clerc de procureur d'une bonne famille de Bretagne, et s'enfuit avec lui à Rennes, où ils vécurent quelque temps ensemble. Abandonnée par cet amant, elle s'amouracha d'un commis qu'elle décida à abandonner femme et enfants pour venir avec elle à Paris, où elle lui promit de lui faire faire fortune. Cependant les fonds lui manquèrent bientôt; et c'est alors qu'elle commença à aller déboucher des filles au Palais pour les procurer aux jeunes seigneurs de la cour. M. d'Argenson, lieutenant de police, ayant été informé du métier qu'elle faisait, la manda près de lui, lui trouvant de l'esprit et de la fermeté; il lui accorda sa protection et en fit son espion. Une fois brouillée avec son commis, elle épousa le suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la Suisse lui firent si souvent honte de la conduite de sa femme, que, pour la corriger, il employa les menaces et les coups. Mais la Fillon trouva un protecteur dans le duc d'Orléans, qui l'appela à sa table, et qui lui fit faire fortune. Elle se maria avec un suisse de l'hôtel Mazarin, qui était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Les courtisanes de la